L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 3 avril 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	66	16
Midi.....	66	19
3 P. M.....	66	19
6 P. M.....	64	18

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

Le Sage, conte du passé.
Lettres d'Amour.
Les Héroïnes de Shakespeare.
Absence, poésie.
Les Baisers d'Or.
La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc , etc.

Les Armements et la Paix.

A la suite de la conférence internationale de paix tenue à New York l'an dernier, il s'est fondé dans la Caroline du Nord une Société de Paix ayant pour programme la propagation des idées pacifiques et de l'arbitrage comme moyen de régler les différends entre les nations. Cette Société a considérablement prospéré, et pour célébrer l'anniversaire de sa fondation, dans la première semaine de mai prochain, ses membres ont organisé un congrès d'arbitrage et de paix qui se tiendra à Wilmington, une des principales villes de leur Etat.

Des hommes publics éminents prendront la parole à cette occasion, et nul doute que leur voix autorisée ne serve la cause au triomphe de laquelle des esprits élevés travaillent dans tous les pays civilisés.

Les membres de la Société de Paix de la Caroline du Nord ont pensé que la présence du Président des Etats-Unis donnerait un éclat tout particulier à leur Congrès et en augmenterait l'intérêt, et leur président, M. Haynes Davis, s'est rendu à Washington pour inviter M. Roosevelt et le prier de prononcer un discours.

M. Roosevelt n'a pu promettre positivement de se rendre à Wilmington, d'importantes affaires pouvant le retenir à Washington, et il s'est contenté de dire qu'il ferait son possible pour donner aux membres de la Société la satisfaction qu'ils désirent. Mais il a profité de la visite de M. Davis pour exprimer sa haute approbation du programme qui requiert des armements suffisants et l'établissement d'un arbitrage pratique.

M. Roosevelt estime, comme les membres de la Société, que des armements suffisants constituent indubitablement une force supérieure pour l'Union Américaine, et que, d'autre part, l'établissement d'un arbitrage pratique nécessite la conclusion entre toutes les puissances de traités qui les font se respecter mutuellement.

Le président Roosevelt a ajouté qu'il négociait des traités d'arbitrage avec diverses puissances du monde, et que, sans aucun doute, le sénat les ratifierait, mais qu'en même temps il espérait ardemment que le Congrès accorderait des crédits pour la construction de quatre cuirassés, l'achat de charbonniers destinés à l'approvisionnement et au ravitaillement des flottes et la mise en état de défense des îles Hawaï et de Guantanamo.

M. Roosevelt a terminé son entretien avec M. Davis en exprimant sur l'œuvre que doivent poursuivre les sociétés du genre de la société de la Caroline du Nord une opinion que partageront tous les gens sensés et les véritables amis de la paix. Je désire vous remercier, a-t-il dit, de cette occasion de soutenir une véritable société de paix dans ses efforts pour faire adopter l'arbitrage international, car les sociétés de paix ne font que mettre en danger la prospérité de la nation et se montrent profondément hostiles à la vie nationale américaine si elles essaient d'empêcher le gouvernement de s'assurer une puissance militaire et navale amplement suffisante pour faire face aux besoins en l'état actuel de choses dans le monde.

L'idée de paix fait évidemment des progrès, mais, comme l'estiment le président Roosevelt et les membres de la Société de la Caroline du Nord, le meilleur moyen de se rapprocher de la paix universelle c'est de se mettre en mesure de la défendre au cas où elle serait attaquée.

Journal d'un comédien.

C'est de Figueras, et sans avoir le temps de les relire, que j'écris à la hâte ces quelques lignes, car il est bien difficile de ne pas nous entretenir une fois encore du héros du jour, le roi Alphonse, dont le nom est ici sur toutes les bouches, ayant fait la conquête des plus farouches par sa bravoure et celle des femmes par sa jeunesse, sa bonne grâce et sa proverbiale courtoisie.

J'ai eu le grand honneur d'être présenté à Sa Majesté en 1897, au palais royal de Madrid, et ce qui doublait le prix de cette faveur, c'est que celle qui voulait bien me servir d'introducteur auprès du jeune Roi n'était autre que sa mère, la reine-régente Marie-Christine.

Sur le désir exprimé par la Reine, je dus dire une fable au jeune souverain qui, après m'avoir gravement écouté, voulut bien m'exprimer le plus aimable remerciement.

Par la haute entremise de M. le marquis del Muni et celle de M. le marquis de Reverseaux—à ce moment notre ambassadeur à Madrid—j'avais obtenu une audience de la Reine-régente, et, comme nous parlions de la Comédie-Française, du répertoire de Victor Hugo, je ne pus me dissimuler la surprise que causait à la Reine le rôle que le dramaturge fait jouer à Charles-Quint dans son drame d'"Hernani". Ce qui me parut avoir le plus étonné la Reine, c'était de voir un gentilhomme "oser porter la main sur l'Empereur, pour lui faire les honneurs de sa galerie de tableaux"

Quant à "Ruy Blas", autre étonnement : celui de voir que, dans toutes les Espagnes, il n'y avait alors qu'un seul homme d'une intelligence supérieure à celle des ministres, un seul homme dans tout le royaume pouvant inspirer à sa souveraine un regrettable oubli de ses devoirs, et que ce "rara avis" fût un laquais.

En un mot, j'emportai de cette audience l'impression que, quelle que soit l'admiration que professât la Reine pour l'immortel chantre des "Orientales", elle paraissait regretter que notre grand poète se soit complu à revêtir de somptueux oripeaux de misérables squelettes.

Je me borne ici à retracer le sens de l'appréciation royale, sans oser prétendre en préciser les termes.

Quant à la respectueuse impression que m'a laissée le souvenir personnel de la Reine, je ne puis la traduire plus fidèlement que d'un mot. Si l'on m'eût montré, au palais, un groupe de dames de l'entourage royal, sans la connaître, désignant parmi elles la reine-régente Marie-Christine, sans hésiter j'eusse dit : "Voilà la Reine !"

Rien ne saurait mieux justifier l'idée que l'on peut se faire de la royauté que cette auguste Princesse, cette incomparable mère qui impose l'admiration et le respect par sa grandeur et sa simplicité.

L'accueil qu'elle voulut bien faire à un modeste artiste justifie le mot que me dit un jour, à Londres, lord Granville : "Les préjugés diminuent à mesure que l'on gravit les degrés de l'échelle sociale."

C'est à la table d'un noble hidalgo que j'entendis conter l'histoire suivante, qui prouve que le Cid a transmis à ceux de sa race la fougueuse témérité de son sang généreux.

La journée avait été chaude. On s'était battu entre Espagnols et Portugais depuis la veille, le jour déclinait lentement, seul sur la route, un soldat portugais se traînait péniblement, ayant perdu la trace de sa compagnie. Entendant de sourds gémissements qui semblaient sortir d'un profond ravin, il s'approcha, et se penchant au-dessus de l'abîme, il fut aperçu par un officier espagnol qui, du fond du gouffre, reconnaissant aux feux mourants du jour, un uniforme ennemi, lui cria : "Si tu me tires de là, je te donne la vie sauve !"

Campéador n'eût pas mieux dit.

Comme je parlais du "Cid"—au plus Parisien des Espagnols—à celui dont le nom serait trop facilement reconnu si je disais que c'est le gentilhomme le plus accompli, le plus courtois ami des Français—un soir donc, voici ce qu'il me dit, à propos du héros de Corneille :

"La vérité sur Rodrigue, vérité que s'est bien gardé de vous divulguer votre grand poète national, c'est que c'était un brutal, avec qui il était plus facile de mourir que de vivre. Chimène n'était même plainte plusieurs fois, au Roi, de ce que Rodrigue "lui tuait tous ses oiseaux ?"

Mais il me faut quitter Figueras, et mettre à la poste cet article, pour qu'il conserve la saveur de l'actualité. Pendant qu'on met les chevaux à la voiture, le vent fait claquer joyeusement les plis du noble drapeau espagnol. Ici, toute cette population est heureuse de voir que là où on redoutait un péril le Roi n'a rencontré sur sa route que les marques les plus évidentes de l'amour et du loyalisme de son peuple.

Voici, pour finir, une touchante et véridique histoire qui m'a été dite, hier soir, par un grand usinier, témoin du fait :

"Ayant appris que dans une fabrique des environs de Barcelone, un anarchiste des plus militants, du nom de Miguel, s'était vanté publiquement de "faire son affaire" au Roi, le jour où le hasard le mettrait en sa présence, sans autre escorte qu'un ami personnel, de qui il tenait ces détails, connaissant lui-même son auto, le digne fils de Marie Christine se rendit aussitôt là où travaillait son futur assassin.

"Une fois dans les ateliers, s'étant fait désigner Miguel, Alphonse XIII s'approchant de cet homme, le questionna d'abord sur son travail, paraissant s'intéresser aux difficultés de ce labeur.

"L'ouvrier, qui avait reconnu le Roi, un peu surpris d'abord de voir ce jeune homme s'approcher de lui, seul, sans défense, demeurait silencieux et farouche. Le Roi lui ayant demandé s'il avait une mère, une femme, des enfants : "Je n'ai plus de mère, répondit-il, mais "j'ai une femme que je viens d'épouser". On juge de l'étonnement de l'anarchiste en voyant le Roi lui offrir une cigarette, et de sa stupéfaction en voyant don Alphonse détacher de sa tunique une magnifique rose, et en l'entendant lui dire : "Tenez, Miguel, vous donnerez "cette fleur à votre femme, en "ajoutant, je vous prie, que c'est "son Roi qui la lui offre !"

"Et, pendant que le jeune souverain s'éloignait en souriant, l'ouvrier, demeuré rêveur, tournait gauchement dans sa main, la fleur royale !"

En entendant ce récit, je pensais à part moi que si, cette fois encore, la Providence a permis que tout danger, au cours du voyage à Barcelone, fût écarté, pour accomplir ce miracle, s'il n'eût pas suffi de la prière d'une reine, Dieu se fût laissé toucher par celle de l'humble créature qui flattée de la galanterie de son jeune Roi, conserve jalousement, entre deux feuillets de son livre de prières, les pétales odorants de ce qui fut une rose !

FREDERIC FEBVRE,
Ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

Nouvel attentat de la "Main Noire".

Rochester, E. Y., 3 avril—Pour la troisième fois dans l'espace de six semaines des membres de la "Main Noire" ont fait un attentat à la dynamite contre la demeure de M. Frank di Maria, un riche négociant italien de cette ville.

A 4:30 heures, ce matin, une bombe de dynamite placée sous la chambre à coucher de M. di Maria, a fait explo ion.

L'explosion a causé des dégats importants à la maison mais aucun des membres de la famille Maria n'a été blessé.

Disparition de Sam Stevenson.

M. Sam Stevensen, secrétaire de l'Union Typographique numéro 17 de la Nouvelle-Orléans, a disparu depuis dimanche dernier à neuf heures et demie du matin.

Sa famille, qui demeure rue Lyon, 1021, n'a reçu aucune nouvelle de lui et est conséquemment en proie à une vive inquiétude.

Il était d'excellente humeur et en parfaite santé quand il a quitté son domicile, et sa femme se perd en conjectures sur cette étrange disparition.

Lamartine---Ses Œuvres.

Cogito, ergo sum, dit l'homme; je donne des conférences, donc je suis, dit le *Salon du Livre Français*, avec la même logique.

En effet, le *Salon* faisait hier son premier pas dans la voie où il a tenu à s'engager dès sa création, *Voie des fêtes littéraires* où le suivront, pour lui crier : *Excelsior !* les fées qui, penchées sur son berceau, lui ont souri; et c'est à Madame Aimée Beugnot que revient le mérite d'avoir, la première, encouragé le nouveau-né à regarder l'avenir avec assurance, de le lui avoir montré sous son plus riant aspect, sa plus radieuse perspective ; et cela, elle l'a fait par une conférence délicieuse sur Lamartine.

Les nombreuses personnes qui écoutaient cette causerie, car Madame Beugnot s'est bien gardée d'être sentencieuse et solennelle, en ont goûté l'exquise saveur. Elle a parlé du grand poète et de ses œuvres avec cette autorité que donnent l'étude et la parfaite connaissance d'un sujet, trouvant les expressions les plus heureuses pour revêtir sa pensée. Nous l'avons dit, Mme Beugnot joue de la parole en artiste, avec une virtuosité que lui envieraient bien des conférenciers de carrière, des professionnels. Elle parle d'abondance, et le mot juste lui vient toujours ; le mot pour rire lui vient aussi, et elle le glisse avec à-propos. Son esprit a des rapports avec le diamant : il est fin, précieux, à mille feux, mille étincelles ; il a des facettes qui rayonnent dans toutes les directions ; il éblouit enfin. Lui dirons-nous que ses auditeurs ont bu ses paroles et s'en sont grisés ?

Mme Beugnot a été présentée à l'assemblée par M. Maurice Damour, fonction fort agréable qu'il a remplie avec galanterie. Il a rappelé le très joli mot d'un des hommes les plus spirituels de France : Puisque la femme peut monter à l'échafaud, pourquoi ne monterait-elle pas à la tribune ? Voilà du féminisme, du plus pur, du plus intense.

La seconde fête littéraire aura lieu vendredi prochain, dans la même salle du Collège Newcomb et à la même heure ; M. le professeur Alcée Fortier y parlera.

THEATRES.

ORPHEUM.

Comme tous les programmes de vaudeville que l'Orpheum a offerts à ses habitués au cours de la saison qui touche à sa fin celui de cette semaine est extrêmement attrayant et amusant. Il y en a pour tous les goûts et chaque numéro est artistement exécuté:

Lundi, inauguration d'un nouveau programme.

TULANE.

Dans toute sa carrière l'éminent artiste John Drew n'a pas tenu de rôle qui siée mieux à son talent que le rôle principal de "My Wife", une comédie française intitulée "Mlle Josette, ma Femme" et parfaitement adaptée à l'anglais. Il est, en outre, très bien entouré.

Le Tulane donne aujourd'hui les deux dernières représentations de "My Wife".

CRESCENT.

M. James O'Neill et sa troupe jouent deux fois aujourd'hui au Crescent. En matinée ils paraissent dans "Jules César" et le soir dans "Monte-Christo". Il y aura foule pour les applaudir, car ils sont vraiment remarquables dans ces deux grandes œuvres dramatiques.

Demain soir, première de "The Road to Yesterday", une comédie musicale renommée.

Distribution de l'Antitoxine.

L'Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge étant désormais chargé de la distribution gratuite de l'antitoxine aux nécessiteux, le comité exécutif composé de MM. le Dr Chas. Chassaignac, président ; le Dr Jno B. Elliott, L. E. Jung, le Dr Jno Callan, Harry T. Howard et Alfred Le Blanc, a arrêté les règlements relatifs à la distribution.

Une copie de ces règlements a été envoyée à tous les médecins.

L'antitoxine ne sera délivrée que sur l'ordre d'un médecin honorable qui attestera que le malade, ou ses parents, ou ses gardiens, sont dans l'impossibilité de payer.

Départ de Mme Roosevelt.

Mme Roosevelt, ses enfants et ses compagnons de voyage ont visité hier la station navale de la Nouvelle Orléans dont le contre-amiral Singer leur a fait les honneurs. A la caserne des Etats Unis les troupes ont défilé devant les visiteurs.

A huit heures 15 du soir tous sont partis pour Washington par un train spécial de la compagnie de chemin de fer de Louisville et Nashville.

FRACTURE.

En travaillant dans sa maison, rue Annette, 1811, hier après-midi à trois heures et demie, Anthony Gabriel, âgé de 42 ans, s'est accidentellement fracturé l'épaule gauche. Il a été pansé par les étudiants en médecine.

ARRESTATION.

O. A. Gilette a été arrêté à l'angle des rues Tulane et Saratoga hier après-midi par les détectives Stubbs et Kennedy. Il est accusé d'avoir obtenu une somme d'argent de Joseph Carrey au moyen d'un faux chèque.

IMPRUDENCE.

Thos Hadley, un enfant de deux ans, a trouvé hier une bouteille contenant du chloroforme en la demeure de ses parents, rue Market, 718, et en a avalé le contenu. Il a été secouru par les étudiants de l'hôpital.

MORSURE.

Minerva Scott, une femme de couleur demeurant rue Upperline, 820, a été mordue au bras hier après-midi par un bulldog appartenant à Sam Satterlee. La femme a été pansée par le docteur Hunter.

VOL.

L'avant-dernière nuit un voleur a pénétré dans la boutique de Mamie Measler, au marché Trémé, et y a pris une quantité de candis.

LES COURSES.

Résultats des courses d'hier :

Première course, 3 1/2 furlongs—Disagreement (Notter) 11/5, 1er ; Malecon (Baker) 30/1, 2me ; Maid of Gotham (Smith) 75/1, 3me.

Deuxième course, 3/4 mille—Bess Ward (Notter) 9/2, 1er ; Ida May (Flym) 16/5, 2me ; Canada (Lee) 2/1, 3me.

Troisième course, 3/4 mille—Meadow Breeze (Nicol), 13/5, 1er ; Haughty (Henry), 7/1, 2me ; Viperine (Flynn), 5/1, 3me.

Quatrième course, 1 1/16 mille—Jack Witt [Flynn] 16/5, 1er ; Temaceo [Notter] 7/5, 2me ; Monsignor [Powers] 8/5, 3me.

Cinquième course, 7/8 mille—Lotus Eater (Flynn), 5/1, 1er ; Grimaldi (Brannon), 8/1, 2me ; Faust (Nicol), 13/5, 3me.

Sixième course, 1 1/16 mille—Lady Almy [Notter] 8/5, 1er ; Albert Star [Baker] 9/1, 2me ; Bucket Brigade [Lee] 5/1, 3me.

Septième course, 1 1/8 mille—Louise Macfarlane (Powers) 8/1, 1er ; Royal Ben (Notter) 11/5, 2me ; Druid (Brannan) 8/1, 3me.

Mort du colonel William Murray.

Le colonel William Murray, agent des voyageurs de la compagnie de chemin de fer de l'Illinois Central, est mort hier à huit heures du soir à l'Infirmerie Touro, où il était installé depuis deux semaines.

Le colonel Murray, qui était âgé de soixante-cinq ans, souffrait d'une complication de maladies, et son état s'était aggravé en ces derniers temps au point de causer de l'inquiétude. On espérait cependant que sa forte constitution l'aiderait à surmonter le mal. Hier matin, il paraissait mieux, mais dans la journée il s'est affaibli et la fin est arrivée comme nous le disons plus haut.

M. William Murray était né à Cleator, Cumberland, Angleterre, le 30 juin 1843. Venu aux Etats-Unis il fut employé dans la compagnie de chemin de fer de la Nouvelle-Orléans, Mobile et Chattanooga. Plus tard il devint successivement agent des voyageurs de la Piedmont Air Line et agent général de la compagnie de Baltimore et Ohio dans le sud. Il était agent général des voyageurs de l'Illinois Cental à la Nouvelle Orléans au moment de sa mort.

Il avait été nommé membre de la commission de police il y a quatre ans environ, et depuis trente ans il était dans le service des chemins de fer à la Nouvelle-Orléans. Le défunt appartenait à la franc maçonnerie et à l'ordre des Elks.

M. Murray laisse une veuve et deux filles.

INCENDIE.

Hier à quatre heures du matin un feu a été découvert dans la demeure de Salvator Guinto, rue Nelson près General Taylor. Les flammes ont été promptement éteintes.

BEBE AVAIT HUMEUR IRRITANTE

Qui Parut en Différents Endroits—Rien ne le Soulageait—Mère Presque Désespérée—Peau Radicalement Guérie Sans une Marque et le Mal ne Revient pas.

MÈRE LOUE CUTICURA APRÈS L'AVOIR EMPLOYÉ

"Mon petit garçon, qui a maintenant deux ans et demi, eut il y a plusieurs mois des plaies qui le dévoraient. Je commençai à le médicamenter, mais quand les plaies guérissaient dans un endroit elles paraissaient dans l'autre. J'étais à peu près désespérée. Je ne pouvais rien trouver qui le soulageât. Un soir je lus l'attestation d'une dame qui avait guéri son petit garçon avec le Cuticura. Je commençai l'usage du Savon Cuticura et de l'Onguent Cuticura et après que je m'en fusse servie trois jours, les plaies commencèrent à guérir. L'enfant est bien maintenant, et n'a pas une marque sur le corps. La maladie n'a jamais reparu et ne lui a pas laissé d'impureté dans le sang, comme on aurait pu le croire. Les Remèdes Cuticura sont les meilleurs que j'aie jamais essayés, et ils sont certainement fameux. J'en aurai toujours à la main à la maison et je les recommanderai hautement à tous ceux qui souffriront de même. Je ne peux pas trop les vanter. Mme William Geeding, 102 Rue Washington, Attica, Ind., 22 Juillet, 1907."

DEMANGEAISONS TORTURANTES

De petites plaques d'eczéma, dartres, croûtes de lait, psore, etc., sur la peau, la tête, ou les mains des bébés, enfants ou adultes, sont instantanément soulagées et promptement guéries, dans la majorité des cas, par des bains chauds avec le Savon Cuticura et de douces onctions avec l'Onguent Cuticura, le grand Remède de la Peau, aidé, quand il est nécessaire, par de légères doses de Résolutif Cuticura. La pureté absolue des Remèdes Cuticura est garantie.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 52 Commencé le 5 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL ROUGET

TROISIÈME PARTIE.

DEVOIR DE MERE

I

JEUNE FEMME, VIEUX MARI

Suite.

—Et pas encore à autre chose?

—A autre chose.... qu'est-ce que tu entends par là?

Elle continuait à le fixer dans les yeux.

—Par exemple, à cet homme qui t'a accosté une fois, dans le sentier?

—Non.... pourquoi?.... fit-il avec une sincérité qui éloignait toute idée de dissimulation ou de mensonge.

—Parce que maintenant que je sais ce que je sais.... je me demande quel intérêt pouvait avoir ce particulier-là à nous interroger sur le plus ou moins de bonheur de Monsieur et Madame.

—C'est vrai, au fait.

—Et puis ces questions à Anna .... et cette façon de lui donner un billet de cinquante francs pour pouvoir embrasser mademoiselle Jacqueline, tu ne trouves pas ça drôle, toi?

—Voilà.... fit-il pour répondre quelque chose, mais ne devinant pas encore la nature des soupçons de sa femme.

—Plus j'y réfléchis.... moi... et plus je me dis que c'est mystérieux.

Elle se planta devant Busco.

—Voyons, toi qui l'as vu plus longtemps que moi, ce monsieur-là, tu as dû le remarquer mieux que moi... qui étais d'ailleurs aveuglée par la colère.

"Il avait bien, quoique en civil, une tournure militaire, d'officier, n'est ce pas?

—Peut être, répondit évasivement Busco.

—Un visage mat.... de colonial?....

—C'est possible.

—Et son âge?

—Oh!.... pour ça....tu sais.

—Dans les trente ans?

—A peu près.... de trente à quarante-cinq.

A tout autre moment Clarine eût sans doute vertement relevé une pareille naïveté sortie de la bouche de son brave benêt de mari. Mais à cette heure, elle était trop absorbée par la pensée qu'elle suivait pour la remarquer.

—Ça coïnciderait.... ça irait même parfaitement, murmura-t-elle toute songeuse.

Et Busco :

—Qu'est-ce que tu dis?

—Je me demande si derrière l'extraordinaire et malheureuse histoire de Madame, il n'y en a pas une plus extraordinaire encore?

—Explique-toi.

—Si celui qu'on croit mort, par hasard, ne l'était pas.

Cette fois, Busco comprit.

Du coup il fit un pas de recul.

—Comment.... tu peux supposer ça?

—On peut tout supposer. Tu vois bien que tout arrive. Ah! .... depuis quinze jours, que j'ai surpris cette conversation de Madame et de Monsieur, depuis quinze jours que je sais tout cela, j'y ai déjà pensé plus d'une fois à cet homme et plus d'une fois je me suis dit que c'était peut être lui que Madame pleure.

".... Et si j'en étais sure....

—Que ferais-tu? questionna Busco effrayé.

—Je lui dirais : "Madame, séchez vos larmes, celui que votre cœur aime ne repose pas sous terre, comme vous le croyez.

".. Un miracle a dû se produire.... un miracle s'est produit.... puisqu'il vit.

—Et tu crois que ça lui redonnerait le bonheur, ça?.... Mais monsieur Daulieu?

—Monsieur Daulieu.... si elle ne l'aime pas?

—Elle est sa femme quand même.

—Et le divorce.... mon vieux Busco.... Est-ce que tu crois que Naquet l'a fait instituer pour tes chiens?

—C'est vrai, balbutia le vieillard, effaré par l'accent décidé de sa femme.

Il ajouta pourtant :

—Il a l'air de l'adorer...Monsieur!.... Pense quelle peine pour lui!

—Ça.... c'est secondaire.

—Comment.... C'est secondaire?

—Oui.... Les hommes ça se console toujours.... Ça a le cœur plus dur que nous, pauvres femmes.

—Tu crois ça, toi!

—Evidemment. Et puis, enfin, Madame n'en est pas cause! On aime ou on aime pas.... Et quand on aime.... comme il y a généralement de la cause....

—Eh bien? fit Busco, toujours effaré!

—Eh bien, c'est aux hommes à la payer.

—Tu en a de bonnes, toi!....

—Oh! je dis ce que je pense!

—Mais je le vois bien.

Il y eut encore un silence.

Le vent avait augmenté de violence.... on l'entendait secouer furieusement les arbres de la propriété; et, par instants, montait aussi la rumeur lointaine de la mer déferlante.

Ce fut Clarine qui reprit avec un soupir :

—Malheureusement, cette supposition-là est peut-être absurde.

Il y a bien des chances.

—Car enfin si cet homme qui t'a abordé était celui dont nous parlons, pourquoi ne se serait-il pas fait connaître? Pourquoi serait-il reparti sans rien dire... Il sait bien, lui aussi.... que le devoir existe.... et s'il avait réellement aimé mademoiselle Gilberte, il devait aimer pareillement madame Daulieu.

"Il y a là quelque chose qui ne s'explique pas très bien, quelque chose qui tend à me faire croire que je me trompe.

"Et pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'y songer.

—T'as tort, déclara Busco.

—Comment, j'ai tort?

—Oui.... tu te casses la tête pour les autres. C'est assez de se la casser pour soi-même.

Clarine ne répondit pas.

Mais un triste sourire venait à ses lèvres.

Ah!.... Busco.... dans le fond, avait raison.

.. Combien raison!

.. Sans s'en douter.

Il venait à Clarine :

—Mais nous avons pas mal bavardé ce soir. Tu sais qu'il se fait tard.... et qu'il est l'heure d'aller au lit!

C'était vrai.

Il y avait longtemps que Busco et Clarine n'avaient causé pareillement.

—Surtout, recommanda-t elle encore, pas un mot à personne de tout ce que je t'ai dit là.

—Je te répète que tu peux être tranquille.

Il ajouta :

—Et toi, ne va pas rêver à cette histoire qui doit être de pure imagination!....

—Tu crois?

—Certes oui.

—Eh bien.... réflexion faite et contrairement à ce que je disais tout à l'heure, ce n'est pas mon avis...J'ai le pressentiment que mes suppositions ne sont pas si absurdes que tu le penses. J'ai même comme une vague idée que nous entendrons avant peu parler de ce particulier là.

..En tout cas, ajouta-t elle.... si jamais tu découvrais concernant cela la moindre des choses, tu m'en avertiras tout de suite, n'est ce pas?

—Tu peux bien le penser.

Puis, alors qu'il l'embrassait et sans qu'elle le repoussât—ce qui ne s'était pas produit depuis longtemps :

—Ah! pourquoi, n'es-tu pas toujours comme ce soir, Clarine?

Elle se tourna vers lui, et dit, énigmatique :

—Parce que les jours sont comme les hommes, Busco : tous ne se ressemblent pas!

II

LES EFFETS DU PICOLO

—Si seulement ça pouvait durer! s'exclamait tout haut le vieux Busco, en errant, le lendemain matin—un dimanche—à travers les allées du jardin.

Et il se frottait les mains, satisfait.

Naturellement, c'était à sa situation conjugale qu'il faisait allusion, à ce brusque, à cet inattendu changement d'humeur montré par Clarine, la veille.

..Ce changement d'humeur, ... ah! tout à l'avantage de sa petite femme!.... et qui persistait encore ce matin.... car elle avait consenti tout à l'heure à lui dire bonjour en souriant.... ce qui, pour lui, était chose vraiment extraordinaire.

Cet heureux, ce miraculeux événement, il continuait à l'attribuer à la fermeté dont.... énervé à la fin par les rebuffades et les insolences de Clarine.... il avait.... un peu tardivement peut-être.... fait preuve.

—Mais il n'est jamais trop tard pour bien agir! se répétait-il ce